

Lettre de
l'ACADEMIE *des*
BEAUX-ARTS

INSTITUT DE FRANCE



*Histoires
d'élections*

numéro 43 *hiver* 2005

Editorial

La Lettre de l'Académie des Beaux-Arts se propose, de livraison en livraison, de consacrer un dossier à une actualité forte qui intéresse la création artistique et peut influencer sur sa pratique.

Pour ce numéro, c'est l'Académie des Beaux-Arts elle-même qui est l'objet du dossier. Son activité intense, sous la présidence de Jean Prodromidès, au cours des derniers mois de 2005, éclaire le sens de l'institution, son fonctionnement, la diversité de ses missions, de ses objectifs.

Le regard porté par un sculpteur, Jean Cardot, sur le thème du "courage" choisi pour la séance des cinq académies, l'ample fresque sur le sourire dans les arts plastiques, qui a permis au Secrétaire perpétuel, Arnaud d'Hauterives, d'y inscrire, lors de la séance solennelle, l'apport de l'expression photographique, nouvelle venue à l'Académie, le développement enfin des communications, internes ou publiques, de spécialistes invités dans les séances hebdomadaires, ont illustré la volonté d'ouvrir et d'enrichir le débat commun.

La proclamation des prix au cours de la séance solennelle a souligné l'importance de l'aide dont l'Académie, grâce à ses mécènes et ses fondations (près d'un demi million d'euros), peut faire bénéficier les artistes.

Si elle a rendu un juste hommage à de grandes personnalités, le peintre Eduardo Arroyo, le sculpteur Robert Couturier et le compositeur Pascal Dusapin, réjouissons-nous des aides attribuées à la nouvelle génération de peintres, d'architectes avec la tenue du Grand Prix d'Architecture, de compositeurs. Sur les soixante-trois prix décernés, une quarantaine les ont distingués.

L'Académie, ce sont d'abord les académiciens appelés à contribuer à l'animation de la Compagnie. Deux installations, celle d'un associé étranger, le mécène japonais Seiichiro Ujiie, et, saluons-la particulièrement parce que compositeur, elle est la deuxième femme à entrer à l'Académie, Edith Canat de Chizy, et l'élection de nouveaux membres, le compositeur Charles Chaynes, le graveur Louis-René Berge et le peintre Vladimir Velickovic, témoignent de la continuité de l'action. Le mécanisme des élections a été parfois prétexte à rumeur sur les conditions des votes. La longue histoire de l'Institut de France s'accompagne de cette petite histoire. François-Bernard Mâche a fait, avec l'impassibilité du greffier, l'inventaire des obstacles rencontrés par Hector Berlioz. Les temps ont changé, croyons que les mésaventures de Berlioz auraient peu de chances de se renouveler aujourd'hui !

sommaire

← page 2

Editorial

← page 3

Réception sous la Coupole :
Seiichiro Ujiie

← page 4

Réception sous la Coupole :
Edith Canat de Chizy

← pages 5 à 7

Actualités :

Séance des cinq Académies

Le buste en bronze de
Pierre Messmer par Jean Cardot

← pages 8, 9

Actualités : Séance publique
annuelle de l'Académie des
Beaux-Arts

← pages 10 à 14

Dossier : "Histoires d'élections"

← page 15

Elections : Louis-René Berge,
Charles Chaynes,
Vladimir Velickovic

Exposition :

Henri Cartier-Bresson
Collection Sam, Lillette et
Sébastien Szafran à la
Fondation Gianadda

← pages 16, 17

Actualités : "Une longue
attente" par Lucien Clergue

← page 18

Communication :
"Chants initiatiques pour
le culte des vòdoun au Bénin"
Par Gilbert Rouget

← page 19

Communication : "Peut-on
reconsidérer l'histoire de
l'art au XX^e siècle ?"
Par Jean-Philippe Domecq

← pages 20 à 23

Prix & Concours

← page 24

Calendrier des académiciens

Réception sous la Coupole

Elu le mercredi 2 juin 2004, membre associé étranger, au siège créé par le décret du 8 juin 1998, après avoir été pendant deux années correspondant de l'Académie, Seiichiro Ujiie est né le 17 mai 1926 à Tokyo.

Après le mécène Yosoji Kobayashi et l'architecte Kenzo Tange, aujourd'hui disparus, il rejoint ainsi sur les bancs de notre Compagnie son confrère et compatriote, le chef d'orchestre Seiji Ozawa élu en 2001.

En 1951, après avoir été diplômé de la Faculté des sciences économiques de l'Université de Tokyo, Seiichiro Ujiie débute fait ses débuts de journaliste au quotidien *Yomiuri Shimbun*. Il fait, au sein de ce grand journal qui tire à plus de 14,5 millions d'exemplaires, une brillante carrière jusqu'à en devenir Directeur général en 1980. Puis en 1982, il rejoint la direction de la Nippon Television Network Corporation (NTV) où il est nommé vice-président. Il poursuit sa fulgurante ascension et, en 1992, il est élu président de la chaîne de télévision, fonction qu'occupait avant lui Yosoji Kobayashi.

En 2004, il devient directeur du Musée d'art contemporain et de la Fondation de l'histoire et de la culture de la ville de Tokyo.

Depuis juin 2005, il occupe le poste de *chairman* de la Nippon Television Network Corporation. Outre ses fonctions de chef d'entreprise, il fut le principal artisan de plusieurs projets culturels entrepris par NTV. Seiichiro Ujiie prend le relais des projets de mécénat lancés par Yosoji Kobayashi, notamment dans la Chapelle Sixtine au Vatican pour la restauration de la peinture murale de Michel-Ange et des Maîtres de la Renaissance, ou encore l'exposition France-Japon.

Fidèle à la tradition de mécénat initiée par son prédécesseur à qui l'on doit en outre la rénovation du Musée Marmottan et de la salle des peintures de Monet, un des fleurons de l'Académie des Beaux-Arts, Seiichiro Ujiie poursuit son engagement en faveur des échanges artistiques franco-japonais. Ses actions de mécénat ne se limitent pas au seul soutien apporté à l'Académie et à ses fondations, le Musée Marmottan et la Villa Ephrussi de Rothschild dont il assume en 2003 la restauration du jardin japonais. C'est la Nippon Television qui a financé dans son intégralité le réaménagement de la salle des Etats au Musée du Louvre. Depuis le printemps 2005, les visiteurs peuvent ainsi découvrir ou redécouvrir la *Joconde* dans son nouvel écrin. En cours d'aménagement également, les salles des Antiquités grecques où l'on pourra contempler très bientôt la *Vénus de Milo*.

Aux côtés de ses grandes campagnes de mécénat, la Nippon Television s'engage dans des actions humanitaires au profit des réfugiés et des enfants de pays pauvres.

Seiichiro Ujiie est Chevalier dans l'ordre de la Légion d'Honneur et Commandeur dans l'ordre des Arts et Lettres. ♦

Le mercredi 12 octobre 2005, sous la Coupole de l'Institut de France, Seiichiro Ujiie était reçu à l'Académie des Beaux-Arts par le Secrétaire perpétuel, Arnaud d'Hauterives.



Seiichiro Ujiie

Extraits du discours prononcé par Arnaud d'Hauterives :

« La Villa Ephrussi de Rothschild est l'une des plus charmantes des demeures de la Côte d'Azur... mais c'est aussi un musée des jardins. Les sept jardins qui enserrant la villa évoquent les natures européennes et exotiques, rappellent les caractères des jardins italiens et espagnols si chers à la donatrice. [...]

Mais le véritable bijou de ces jardins, c'est à vous, Monsieur, que nous le devons. Le jardin japonais a été conçu et réalisé par le professeur Masa Fukuhara, de l'Université des Beaux-Arts d'Osaka, et aménagé grâce au mécénat de la Nippon Television. [...] Ce jardin contient les éléments principaux du jardin japonais, chargé de plus de mille ans d'histoire. Il porte un nom fort poétique : "Cho-Seki Tei", ce qui signifie "jardin où l'on écoute tranquillement l'agréable bruit des vagues au crépuscule". Nous voilà tout à coup transportés dans le monde zen, au cœur de l'univers spirituel japonais.

Les éléments qui composent ce jardin, comme le pavillon en bois, la porte, le pont en bois, les lanternes et les vasques ont été fabriqués au Japon et importés en France.

En utilisant au maximum l'espace et les éléments originaux, le jardin se compose de trois parties : le jardin-étang tout d'abord, le jardin sec ensuite, exprimant l'océan avec des gravillons blancs ratissés et la montagne avec des roches naturelles, un espace extraordinairement harmonieux avec la Méditerranée, et enfin le jardin du thé, qui restitue l'atmosphère d'un jardin à la montagne.

Lorsque nous nous promenons dans ce jardin, nous pouvons percevoir la philosophie qu'il exprime, par la disposition des pierres et des rochers, la représentation des éléments naturels comme la montagne, la rivière et l'océan. Il s'agit d'un jardin de contemplation et de méditation, qui est le reflet de l'influence du bouddhisme Zen. »

Edith Canat de Chizy

Extrait du discours de François-Bernard Mâche :

“ Vous vous êtes reconnue dans une certaine veine ou filiation musicale. Tout en soulignant votre indépendance, vous vous réclamez des Russes comme Moussorgsky et Rimsky-Korsakov pour l’orchestration, de Debussy pour la liberté de la forme, de Varèse pour le travail sonore. En revanche vous n’avez que peu d’affinités conscientes avec la musique ancienne ou romantique. Cependant Bach et le Beethoven des quatuors figureraient certainement dans votre panthéon, si vous étiez polythéiste. Le mouvement et l’énergie dont leur musique regorge se retrouvent, parfois avec violence, dans vos propres compositions. Des quatuors de Beethoven aux vôtres, en passant par ceux de Bartók, la voie est bien audible. Vous partagez avec Ohana plusieurs options majeures : le respect du son, l’absence d’a priori formel, de tout système et de toute chapelle, et ce qu’il appelait la “technique de l’oiseleur”, c’est-à-dire l’art de passer peu à peu du flou au net, du monde sonore rêvé à la partition, et de réussir la capture après une approche respectueuse et patiente, voire contemplative. Ce que vous dites rechercher comme lui, c’est une expression individuelle et authentique, issue de la seule nécessité intérieure, ceci à travers le filtre d’une écriture extrêmement rigoureuse. Rien ne vous est plus étranger que le formalisme et les comptabilités de notes. Votre travail a plutôt de fortes affinités avec la poésie, et je vous cède la parole pour exprimer ce rapport profond : “Cette interaction entre musique et poésie se manifeste comme une exaltation de l’un et de l’autre : le mot cristallise l’image, la musique prolonge et développe cette image. Le mot s’arrête là où la musique commence, mais le poème porte en lui tout le contenu nécessaire à la musique. Car il m’est important que la musique se nourrisse d’autre chose que d’elle-même.”

Elue le 19 janvier 2005 à l’Académie des Beaux-Arts au fauteuil de Daniel-Lesur, Edith Canat de Chizy, née le 26 mars 1950, est la première femme compositeur à entrer à l’Institut de France. Violoniste de formation, licenciée d’Art et Archéologie et de Philosophie à l’Université de Paris-Sorbonne, elle fait ses études musicales au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris où elle suit les classes d’écriture ; elle obtient successivement les premiers prix d’harmonie, fugue, contrepoint, analyse, orchestration et composition. Elle étudie d’abord avec le compositeur Ivo Malec, puis fait en 1983 la rencontre décisive du compositeur Maurice Ohana dont elle devient l’élève et à qui elle consacre une monographie chez Fayard, avec le musicologue François Porcile en 2005. Son passage au Groupe de Recherches Musicales lui permet d’approcher les techniques de l’électroacoustique, mixages, collages, montages de séquences en boucle.

Le mercredi 14 décembre 2005, sous la Coupole de l’Institut de France, Edith Canat de Chizy était reçue à l’Académie des Beaux-Arts par son confrère le compositeur François-Bernard Mâche.

Son œuvre, qui a fait l’objet de nombreuses commandes d’Etat et de Radio-France ainsi que d’orchestres et ensembles de renommée internationale (Orchestre de Paris, Choeur Accentus, Orchestre Philharmonique de Radio-France, Nederlands Kamerkoor, Ensemble Musicatreize, Quatuor Parisii...) a reçu diverses récompenses : le Prix de la Tribune Internationale des Compositeurs de l’UNESCO pour son œuvre symphonique *Yell* en 1990, le Prix Georges Enesco de la SACEM en 1991, le Prix Paul-Louis Weiller de l’Académie des Beaux-Arts l’année suivante, le Prix Jeune talent de Musique de la SACD en 1998, une distinction exceptionnelle pour son concerto de violoncelle *Moïra* au concours Prince Pierre de Monaco en 1999.

En 2000, elle est sélectionnée aux Victoires de la Musique pour son concerto de violon *Exultet* créé et enregistré par Laurent Korcia. Son disque monographique *Moving* (AEON 2002) consacré à plusieurs de ses œuvres pour cordes a été salué par la critique (“Coup de cœur” de l’Académie Charles Cros...). En juillet 2003, son 2ème quatuor *Alive* fut l’œuvre imposée au Concours International de Quatuor à Cordes de Bordeaux. Son concerto pour alto *Les rayons du jour*, commande de l’Orchestre de Paris, créé en février 2005 par l’altiste Ana-Bela Chaves sous la direction de Christophe Eschenbach, séduit par sa liberté formelle et a remporté un vif succès auprès du public. La SACEM lui décerne en 2004 le Grand Prix de la Musique Symphonique. Son catalogue est aujourd’hui riche d’une cinquantaine de titres. Au printemps 2006, deux nouvelles œuvres seront données à Paris en création mondiale, *Vagues se brisant contre le vent*, concerto pour flûte et *Suite de la nuit*, création pour chœur d’enfants et sextuor à cordes.

Edith Canat de Chizy est Chevalier de l’Ordre du Mérite. ♦

Séance des cinq Académies

Le mardi 25 octobre 2005, sous la Coupole de l’Institut de France, s’est tenue la séance solennelle de rentrée des cinq Académies, dédiée au Chancelier Pierre Messmer, de l’Académie française et membre de l’Académie des sciences morales et politiques, ancien Premier ministre, présidée par le compositeur Jean Prodromidès, Président de l’Institut de France, Président de l’Académie des Beaux-Arts.

Au cours de cette séance, diverses communications se sont succédées, sur le thème du *Courage*.

1. *Le courage de l’homme d’Etat* par Renaud Denoix de Saint-Marc, délégué de l’Académie des Sciences morales et politiques.
2. *L’artiste devant le courage* par Jean Cardot, délégué de l’Académie des Beaux-Arts.
3. *Le courage du chercheur* par François Jacob, délégué de l’Académie des Sciences.
4. *Prouesse du fort, courage du faible* par Michel Zink, délégué de l’Académie des Inscriptions et belles-lettres.
5. *Le courage et l’exemple* par Maurice Druon, délégué de l’Académie française.

Sont venues ensuite la lecture par le cardinal Roger Etchegaray du témoignage de confraternité du pape Benoît XVI adressé à Pierre Messmer, et enfin la lecture par Hélène Carrère d’Encausse, Secrétaire perpétuel de l’Académie française, du message du Président de la République en hommage à Pierre Messmer. La partie musicale de cette séance solennelle a été assurée par les sonneurs du Conservatoire Hubert Heinrich de musiques de chasse et de la Légion Étrangère. ♦

Extrait du discours de Jean Cardot :

“ Notre époque confond trop souvent l’art et le discours sur l’art, je le déplore. Mon discours, c’est ma sculpture. Et il m’est très difficile de m’exprimer autrement. Mes confrères m’interrogent : Comment ai-je appréhendé la statue de De Gaulle, celle de Churchill et le portrait de Pierre Messmer, dans lesquels ils voient l’image du courage ? C’est sans doute que le nom de ces grands hommes évoque, à lui seul, cette vertu. Il suffirait donc de les faire ressemblants et la tâche du sculpteur s’en trouverait singulièrement simplifiée. Mais ce n’est pas aussi simple. Le visage de Pierre Messmer exprime le calme, la sagesse et la sérénité. Comment imaginer, en fixant ses traits dans la glaise, les exploits de ce héros au profil de sénateur romain ? Je crois bien que les dangers qu’il a affrontés, de Bir Hakeim au Tonkin, lui ont été plus naturels que les longues séances de pose, le contraignant à l’inaction, auxquelles il s’est astreint avec tant de gentillesse. Je faisais celui qui ne veut pas comprendre lorsque Pierre Messmer me disait, mi admiratif, mi interrogateur : “Ça vient bien ?” Jusqu’au jour où je lui annonçai la fin de son calvaire, et où il avouait par un large sourire son soulagement. Et je me demande s’il ne faudrait pas parler, aussi, du courage du modèle. [...] ◀

☛ En cherchant, comme disait Proust, à mettre des théories sur mon œuvre, je lis ces mots de Wladimir Jankélévitch : "Il y a toujours un élément de solitude dans le courage et toujours plus de courage à rester seul. Quand ce ne serait que parce que le courage est de faire !" Si De Gaulle est l'image du courage ce jour-là, ce n'est pas le courage du combattant. C'est le courage de l'homme qui se sait investi d'un destin national, et qui a conscience que tout reste à faire. C'est ainsi que je l'ai senti et que j'ai voulu le représenter.

Courage de faire. Courage de remettre en cause l'œuvre jusqu'à ce que l'on croie l'œuvre achevée.

Ou simplement, courage physique du sculpteur.

Giorgio Vasari raconte qu'il y avait à Florence un énorme bloc de marbre, "un colosse informe avec un trou entre les jambes et tout mal bâti et estropié, abandonné depuis la mort de Donatello, et que personne n'osa toucher pendant quarante ans !". Et puis, vint un jeune homme au visage d'ange... qui osa ! "Il entourait complètement le marbre de maçonnerie et de planches, et y travaillait sans cesse sans que personne ne puisse le voir, il amena son œuvre à sa dernière perfection."

Et Vasari raconte que Michel-Ange brûla ses esquisses "pour que personne ne voie la peine qu'il avait prise et toutes les tentatives qu'il avait faites pour n'apparaître que parfait".

Et ce bloc de marbre tout mal bâti et estropié conçu dans la peine, ce fut David ! [...]

Vous dire qu'il m'a fallu du courage pour accepter ces commandes serait mentir. Voir son œuvre installée sur un des plus prestigieux emplacements qu'il puisse rêver : quel sculpteur ne serait pas tenté par un tel défi ? Des commandes comme celles-là ne se refusent pas.

Mais aujourd'hui, à côté du "politiquement correct", il y a "l'artistiquement correct".

À cette morale du conformisme ambiant, qui n'est jamais que le prolongement moderne de tous les obscurantismes et qui légitime toutes les censures, se superpose une esthétique exclusive, intolérante, négationniste. Comment ne pas avoir envie de la bousculer ?

Affirmer la richesse et la merveilleuse diversité de l'expression artistique. Montrer que nul ne détient la vérité, que l'acte de création est un acte de liberté.

Que, non ! La peinture n'est pas morte.

Que, non ! La sculpture n'est pas morte.

Accepter les contraintes de la commande en ayant le courage d'être soi-même.

Accepter la fonction sociale du métier de sculpteur.

Prendre le risque d'être aussi "artistiquement incorrect".

Revenir à la figure.

J'aime le métier de sculpteur.

Après les longs mois de recherche solitaire, de dialogue avec le modèle... Si je vous disais qu'il m'est arrivé de me réveiller la nuit en conversation avec De Gaulle !...

Après beaucoup de doutes et de tâtonnements, surviennent

des moments d'intense activité, de plaisir presque sensuel, si intenses que l'on en perd la notion du temps.

Alors la main anticipe l'idée et l'œuvre apparaît dans sa forme définitive, parfois en quelques heures. C'est ce qui m'est arrivé pour Churchill, dont le modèle est né en une matinée, après les longs mois de la maladie de Cardita, où rien ne pouvait se faire.

Et commence le travail monumental. Depuis Michel-Ange, rien n'a beaucoup changé, il y faut de la sueur et de la peine. Contrairement à ce que l'on pense, il ne suffit pas d'agrandir une maquette pour en faire un monument. C'est une re-création, mais cette fois se met en place tout un travail d'équipe passionnant avec les assistants et le fondeur.

Et l'alchimie de la fonte y ajoute un mystère.

Et jusqu'au démoulage, l'angoisse demeure.

Le travail du créateur est une douleur, il y faut du courage, mais j'avoue que j'y ai trouvé bien du plaisir."



Le buste en bronze de Pierre Messmer par Jean Cardot

Renouant avec la grande tradition du buste des grands hommes au fil de l'histoire du XVII^e siècle et à l'occasion du bicentenaire de l'installation des Académies dans l'ancien collège des Quatre-Nations, l'Institut de France confie à Jean Cardot, sculpteur de l'Académie des beaux-arts, le soin d'ériger un buste en bronze de Monsieur Pierre Messmer, chancelier de L'Institut, ancien Premier ministre, ancien Ministre de la Défense, qui a pris la décision de quitter la chancellerie au 31 décembre 2005.



De gauche à droite :

Séance de pose et modelage de l'argile.

Travail du buste en plâtre.

Coulage du bronze en fusion dans le moule.

Décochage : démoulage de la sculpture par destruction du moule.

Au centre, le buste, tel qu'il fut présenté lors de la séance des cinq Académies.

Le mercredi 23 novembre 2005 a eu lieu la séance publique annuelle de rentrée de l'Académie des Beaux-Arts, sous la Coupole de l'Institut de France.

La séance publique annuelle est l'un des événements majeurs de la vie de l'Académie. Au cours de cette cérémonie, le Secrétaire perpétuel prononce un discours consacré à un sujet artistique, d'ordre général ou d'actualité. Cette année, Arnaud d'Hauterives a puisé dans son expérience et sa sensibilité de peintre les éléments de son discours, consacré au "Sourire dans l'Art".

Au cours de sa séance publique annuelle, l'Académie des Beaux-Arts proclame son palmarès et distribue les nombreux prix décernés au cours de l'année. Plus de 60 prix représentant un total de près de 500.000 euros ont ainsi été remis aux lauréats sous la Coupole, récompensant des artistes qui se sont illustrés dans de nombreuses disciplines.

Parmi toutes ces distinctions : le Prix de Chant choral Liliane Bettencourt, remis au Chœur de Chambre Les Eléments dirigé par Joël Suhubiette ; les Prix de la Fondation Simone et Cino del Duca - Institut de France, décernés au peintre Eduardo Arroyo, au compositeur Pascal Dusapin et au sculpteur Robert Couturier ; les cinq Prix Pierre Cardin (peinture, gravure, sculpture, architecture, composition musicale).

Sont remis également de nombreux prix d'ouvrages, couronnant des livres consacrés à l'art, notamment : le Prix Cercle Montherlant - Académie des Beaux-Arts, offert par Jean-Pierre Grivory, Président-directeur Général de la Société Cofinlux-Parfums Salvador Dali, qui a été remis à Raphaël Masson et Véronique Mattiussi pour leur ouvrage *Rodin* publié aux éditions Flammarion ; le Prix Jean Lurçat, prix de bibliophilie décerné pour la première fois en 2005, offert par Simone Lurçat, qui a été remis à Patrick Modiano et Gérard Garouste pour leur ouvrage *Dieu prend-il soin des bœufs ?* publié aux éditions de l'Acacia.

Cette séance exceptionnelle est ponctuée de moments musicaux offerts par des interprètes primés dans le palmarès de l'année. Le Chœur de Chambre Les Eléments a ainsi interprété des pièces de Francis Poulenc. ♦



Séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts

"Le sourire dans l'Art"

Extrait du discours d'Arnaud d'Hauterives

« La représentation des dispositions de l'âme, des sentiments et des passions constitue l'une des quêtes majeures de l'art. Le sourire, comme expression privilégiée de l'humeur et de l'esprit occupe donc une place particulière dans son histoire et dans ses œuvres.

Ce mouvement singulier qui anime le visage pose cependant un certain nombre de problèmes. Il est, avant tout, difficile à caractériser. Il serait vain et fastidieux de tenter un inventaire de toutes ses formes ! Qu'il me suffise de rappeler que le sourire appartient aux anges comme au Malin, et chacun pourra imaginer toutes les nuances nécessaires à qui se risque à vouloir en saisir le mystère... Il est, par ailleurs, difficile à représenter. Comment en effet ne pas en trahir la subtilité ? Comment en matérialiser la fugacité ? Comment, autrement dit, tailler cet imperceptible mouvement dans la pierre, le fixer au moyen de lignes et de couleurs ? [...]

En peinture, la représentation des sentiments, des humeurs et des états d'âme s'affirme à partir de la seconde moitié du Quattrocento en Italie. Dans l'œuvre de Jan Van Eyck au début du XV^e siècle la notion de mimesis est certes essentielle, comme le montre la minutie de la représentation qui restitue avec fidélité les traits du modèle, jusqu'aux plus petits accidents de la peau. Pourtant, si nous observons le visage du Chancelier Rolin, nous constatons que celui-ci n'est pas porteur de sentiments ; nous dirions qu'il est davantage traité comme une nature morte. Et si nous voulons le connaître un peu, nous devons nous fier plutôt à sa mise, à l'arrière plan symbolique du tableau. Il faut tout l'élan de la nouvelle confiance en l'être humain, porté par l'idéal humaniste pour imposer le visage

celui, plus éclatant, de sainte Anne, le troublant sourire de Saint Jean Baptiste montrant le ciel d'où viendra le salut et bien sûr celui, ineffable, de La Joconde. [...]

Cette harmonie, nous la retrouvons quelquefois en peinture après la Renaissance, par exemple dans le sourire infiniment charmant des jeunes femmes de Vermeer. Le peintre a représenté cette émotion délicate dans toutes ses nuances, y compris spirituelles. Et si je pense au sourire surpris de la jeune femme à la lettre, au sourire élégant et confiant de la dame debout au virginal, sous le portrait de Cupidon, je pense surtout au sourire qui brille dans les yeux de la jeune femme à l'aiguière. Sereine au centre d'un monde ordonné, la jeune femme laisse errer son regard dans le lointain ; de sa main droite elle ouvre la fenêtre tandis que la gauche tient l'anse du vase. Les bras ainsi ouverts, elle semble accueillir la lumière qui filtre à travers les vitraux. Cette clarté l'enveloppe, estompant les contours bleus de sa robe, révélant le blanc de sa coiffe de lin, les reflets jaunes de sa jaquette. Les teintes douces éclairent son visage et font rayonner ses pupilles. C'est ainsi que le sourire des modèles de Vermeer, tout en exprimant l'essentiel des émotions humaines, transcende la réalité. N'est-ce pas ainsi que nous percevons le sourire céleste des mariées de Chagall ? »

L'intégralité du discours du Secrétaire perpétuel, le palmarès complet, ainsi qu'un reportage photographique sont disponibles sur le site internet de l'Académie des Beaux-Arts : www.academie-des-beaux-arts.fr



comme le lieu privilégié de l'expression spirituelle. Plus question dès lors de continuer de copier la statue antique ou de reconstruire idéalement la figure humaine. Les ateliers des maîtres de Florence où étudie le jeune Léonard de Vinci se peuplent de modèles vivants. Le peintre étudie l'expression du sourire en s'appuyant sur l'observation anatomique. Il y ajoute ses connaissances scientifiques et approfondit cette recherche dans toute son œuvre. Le sourire éclaire déjà ses toiles de jeunesse, la madone aux fleurs, au chat, la Madonna Litta. Il illumine encore les trois dernières œuvres apportées en France : le doux sourire de la Vierge et



En haut : les membres de l'Académie des Beaux-Arts réunis.

A gauche : les musiciens du Quatuor Voce interprétant deux mouvements d'un quatuor de Debussy.

Ci-dessus : Henri Demarquette, violoncelle, au centre de la Coupole.

Histoires d'élections

Par François-Bernard Mâche,
membre de la section de Composition musicale

Dans toute société, les élections cristallisent les sensibilités et exacerbent les passions. L'Académie des Beaux-Arts n'échappe pas à la règle : nombreux sont les artistes cependant illustres qui n'ont jamais été admis en son sein, ou qui ont multiplié les tentatives infructueuses, certains pendant de longues années. Tel est le cas de Berlioz, figure exemplaire d'un artiste qui voulait être académicien à tout prix, et se disait candidat "jusqu'à ce que mort s'en suive".

Clapisson d'abord...

On sait que bien des écrivains et artistes illustres ont dû solliciter longtemps pour être élus à l'Institut, et que plusieurs ont définitivement trouvé porte close. Les 24 tentatives de Zola constituent apparemment le record. Mais passer en revue tous ces échecs serait trop long et passablement déprimant. Aussi évoquerons-nous seulement un cas exemplaire, celui de Berlioz, qui, avant l'heureuse issue, a dû insister, intriguer, batailler, pendant dix-huit ans.

Sa première candidature remonte à 1839, alors qu'il n'a que 36 ans. Le 3 mai, Paër meurt, et comme à cette époque, l'Académie ne laisse pas longtemps un fauteuil vacant, Berlioz envisage aussitôt de présenter sa candidature. La section musicale compte alors : Cherubini (79 ans), Berton (72 ans), Auber (57 ans), Carafa (52 ans) et Halévy (40 ans). La situation de Berlioz est difficile. L'année précédente, il a inutilement postulé en février pour une place de Directeur de théâtre après l'incendie du Théâtre des Italiens, et en mars pour un poste de professeur d'harmonie et d'accompagnement au Conservatoire, que Cherubini a préféré attribuer à un certain Bienaimé. Berlioz a besoin de revenus fixes, si limités soient-ils. À vrai dire, les choses viennent de s'améliorer pour lui, avec l'hommage inouï que lui a rendu publiquement Paganini, et le don généreux qui l'a suivi. Berlioz est bibliothécaire adjoint du Conservatoire, il vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur le 10 mai 1839. Il est déjà célèbre. Mais avec son humour agressif il a raillé publiquement un opéra de Cherubini, et le 15 juin, c'est Spontini qui est élu au premier tour contre Adam, Onslow, Rigel et Berlioz. Ce dernier, qui voue à Spontini une admiration mal payée de retour, admet aisément cet échec prévisible.

Une nouvelle occasion s'offre trois ans plus tard, à la mort de Cherubini. En avril 1842, tout en se présentant sans succès pour un poste d'inspecteur du chant dans les écoles primaires de la Seine, Berlioz envisage une deuxième candidature. Ce n'est qu'en novembre que la liste des candidats est classée par la section musicale, et Berlioz n'y figure pas. C'est donc Onslow qui est élu par 19 voix contre 17 à Adam. Berlioz ne se faisait guère d'illusions. Le 5 juillet 1842, il livre le fond de sa pensée à sa sœur Nanci, en énumérant le sort commun



A gauche : un concert de Berlioz vu par Andreas Geiger, graveur autrichien, vers 1846.

Ci-contre : Spontini, Bibliothèque de l'Institut de France.

Ci-dessous : Cherubini, Bibliothèque de l'Institut de France.

En bas : l'acte, au nom de Napoléon III, certifiant l'élection de Berlioz en tant que membre de l'Académie, fin juin 1856, Archives de l'Institut de France.



de tous les grands artistes de l'époque : *“Les romanciers seuls produisent énormément ; Eugène Süe, entre autres, prodigieusement. Il y a de quoi (de quoi suer) : il publie en même temps deux nouvelles, dans les Débats et dans la Presse, et de plus il fait un drame. Le pauvre Balzac, ce malheureux homme d'esprit, galérien innocent, passe les nuits à se désespérer en travaillant, il dort à peine quelques heures par jour... Et dire qu'il y a d'affreux crétiens, possesseurs de 60 millions qui ne donnent pas deux sous (deux cent mille francs pour eux, c'est deux sous... pour moi par exemple) pour tirer d'affaire des gens de talent comme ceux-là !... De Vigny a été écarté une seconde fois à l'Académie pour un monsieur qui s'appelle Potin et qui est fort connu dans son quartier (peu dans le mien et le tien je suppose).”*

De 1842 à 1851, seule l'élection de 1844 présenterait une nouvelle occasion. Mais Adam, qui avait eu presque autant de partisans que Onslow, est le candidat désigné d'avance, et Berlioz s'abstient.

Une troisième tentative est suscitée par la disparition de Spontini en 1851. Cette fois, Berlioz est classé troisième. Mais c'est Ambroise Thomas qui est plébiscité par l'Académie

le 22 mars, avec 30 voix contre 5 à Niedermeyer, 3 à Batton, et aucune à Berlioz.

La quatrième candidature date de 1853. Onslow vient de disparaître le 3 octobre. Berlioz est allé chercher dans une grande tournée en Allemagne les succès et les revenus que la France lui refuse. Le 10 novembre, de Hanovre, il se porte candidat, en mobilisant ses amis journalistes. Mais ils ne savent pas que dès le 6 novembre l'Académie a arrêté sa liste, et le 13 novembre, c'est Reber qui obtient au cinquième tour un succès laborieux, devançant de peu Clapisson. On voit que plus le génie de Berlioz s'affirme internationalement, plus la qualité de ceux qu'on lui préfère va diminuant.

Qu'à cela ne tienne, Berlioz persistera. Halévy a été nommé Secrétaire perpétuel le 29 juillet. Berlioz, lui, assume dès le 10 août la situation de candidat perpétuel. Ses chances continuent de progresser. Il a été classé en tête de liste ex æquo avec Clapisson. Il est vrai que là aussi certains sont plus égaux que d'autres, car Auber a eu la perfidie d'inscrire le nom de Clapisson avant celui de Berlioz, malgré l'ordre alphabétique. Le 1^{er} septembre 1854 Berlioz écrit à Hans de Bülow : *“Je ne suis pas allé à Munich. Au moment de partir, une place est devenue vacante à l'Académie des Beaux-Arts de notre*



F. Halévy, membre de l'Académie, favorable à Berlioz lors de l'élection du 21 juin 1856, Bibliothèque de l'Institut de France.

Berlioz par Tournachon jeune, d'après une charge d'Etienne Carjat.



« Institut, et je suis resté à Paris pour faire les démarches imposées aux candidats. Je me suis résigné très franchement à ces terribles visites, à ces lettres, à tout ce que l'Académie inflige à ceux qui veulent intrare in suo docto corpore (latin de Molière) ; et on a nommé M. Clapisson. A une autre fois maintenant. Car j'y suis résolu ; je me présenterai jusqu'à ce que mort s'ensuive. »

Une motivation, avouée à sa sœur Adèle dans une lettre du 27 août 1854, est l'indemnité académique dont Berlioz a grand besoin : « Cette place est de 1500 francs, voilà tout ; mais pour moi c'est beaucoup. Je ne parle pas de l'Honneur qui est une fiction dès qu'on admet des gens comme ceux qui se trouvent et se sont de tout temps trouvés à l'Académie. Je ne m'y suis encore présenté que deux fois. Hugo a dû frapper cinq fois à la porte ; De Vigny quatre fois ; Eugène Delacroix après six épreuves successives n'a pas encore pu se faire ouvrir, et De Balzac n'a jamais pu entrer. Et il y a là un tas de crétins... Il faut se résigner à ne considérer cela que comme une affaire d'argent, une mise à la loterie ; et suivre patiemment son numéro. Je suis de toutes les Académies des Beaux-Arts de l'Europe excepté de l'Académie de France. » (Mille cinq cent francs de 1854 ne font guère qu'environ 180 euros de 2005).

« Je suis de toutes les Académies des Beaux-Arts de l'Europe excepté de l'Académie de France. »

Plus heureux que Josué, Berlioz va abattre les remparts de l'Institut dès le sixième investissement. Adolphe Adam est mort le 3 mai 1856. Le 3 juin, Berlioz envoie sa lettre de candidature. Il est enfin classé en tête de liste le 12 juin, devant neuf autres candidats, parmi lesquels Gounod. Il a un certain espoir, dont il fait part fin mai dans une lettre : « Je vais passer la journée à courir les lieux académiques. Figurez-vous que M. Ingres lui-même fléchit, et me promet sa voix au second tour de scrutin, si son benjamin, Gounod, n'est pas nommé au premier. Les musiciens de la section sont très chauds, y compris Halévy, malgré mon dernier article sur sa Valentine. Auber est toujours très calme et décidé à se ranger du côté des gros bataillons, comme le bon Dieu et autres gredins. Quant à Caraffa... immobile comme un borné. »

À l'élection du 21 juin, il faut une majorité de 19 voix. Berlioz en obtient 13 au premier tour, 15 au deuxième, 18 au troisième, et enfin 19 au quatrième.

Il est aussitôt submergé de félicitations dithyrambiques, qu'il goûte avec discernement. Le 24 juin il écrit à son amie la Princesse Carolyne Sayn-Wittgenstein : « J'ai encore à voir vingt-deux confrères pour les remercier tous ; j'en ai vu quinze ce matin, et j'ai été obligé d'être embrassé par une quantité de gens qui avaient voté contre moi. [...] Quelle comédie !... Je ne désespère pas de devenir Pape un jour. [...] Caraffa excepté, je dois beaucoup à mes confrères. »

On s'étonne aujourd'hui qu'un talent aussi évident que celui de Berlioz ait eu tant de mal à s'imposer. Peut-être que, par-delà les mesquineries et les jalousies habituelles, ses fonctions de chroniqueur et de critique dans la presse ont été un vrai handicap. Les victimes de ses sarcasmes, malgré tous ses efforts pour les atténuer, lui en ont gardé rancune. D'autres ont peut-être craint, s'ils l'élevaient, de paraître solliciter des critiques favorables de leurs petites productions. Après dix-huit ans, il a tout de même fini par obtenir gain de cause. Il note le 11 juillet 1856 : « ... c'est le recul des canons tirés à l'étranger qui a enfoncé la porte ; et puis aussi, l'opinion de quelques Français aux sympathies généreuses y a-t-elle frappé de bons coups. »

Le mot de la fin lui appartient, dans son style inimitable : « J'étais assis sur une baïonnette, me voilà dans un fauteuil ». ♦

Élections

Au cours de sa séance du 9 novembre, l'Académie des Beaux-Arts a élu Louis-René Berge dans la section de gravure, au fauteuil précédemment occupé par Raymond Corbin, Charles Chaynes dans la section de composition musicale, au fauteuil précédemment occupé par Marius Constant, et, au cours de sa séance du 7 décembre, Vladimir Velickovic dans la section de peinture, au fauteuil précédemment occupé par Bernard Buffet.

Louis-René Berge commence la gravure dès 1960 et se consacre quasi exclusivement à la gravure au burin. Il expose dans les principaux salons français : Réalités Nouvelles, Salon de Mai, Gravure contemporaine, Salon d'Automne. Il participe à des expositions en France et à l'étranger. De 1975 à 1998, il expose régulièrement à la galerie Biren à Paris. Il reçoit en 2002 le Prix du burin de la Fondation Taylor. Il réalise des ouvrages de bibliophilie avec le poète Bernard Vargaftig, *Fragment de souffle* (1993) et *Que l'énigme se détache* (2002), et avec l'écrivain Claude-Louis Combet, *Géographies intérieures* (2003).

Ses œuvres sont visibles dans diverses galeries parisiennes (Lettres et Images, Toutes Latitudes, Michèle Broutta), ainsi qu'à la Bibliothèque Nationale (Site Richelieu).

Charles Chaynes, né à Toulouse en 1925, travaille la musique dès son plus jeune âge avec ses parents, musiciens, professeurs au Conservatoire de cette ville. Il poursuit ses études au Conservatoire National de Paris, où il obtient les prix de violon, harmonie, fugue, composition. En 1951, le premier Grand Prix de Rome lui est décerné. Sa carrière est jalonnée de nombreux prix et récompenses : Grand Prix Musical de la Ville de Paris (1965), Prix du Disque de l'Académie du disque français (1968, 1970, 1975, 1981), Grand Prix du Disque de l'Académie Charles Cros (1984), Orphée d'Or de l'Académie du Disque Lyrique (1996, 2003), Prix del Duca de l'Académie des Beaux-Arts (1998). De 1965 à 1975, il a été directeur de France-Musique, et de 1975 à 1990, chef du Service de la Création Musicale à Radio-France. Son opéra *Mi Amor*, sur un livret d'Eduardo Manet, sera créé à l'opéra de Metz en 2007.

Vladimir Velickovic est né à Belgrade (Yougoslavie) en 1935. Diplômé de l'école d'architecture de Belgrade en 1960, il s'oriente vers la peinture et réalise sa première exposition personnelle en 1963. Il obtient en 1965 le prix de la Biennale de Paris, ville où il s'installe l'année suivante et où il vit et travaille aujourd'hui encore. Il est révélé dès 1967 par une exposition à la galerie du Dragon et apparaît aussitôt comme un des artistes les plus importants du mouvement de la *Figuration narrative*. Témoin, dans son enfance, des atrocités commises par les nazis en Yougoslavie, il a été marqué pour la vie, et il a voué sa peinture à la représentation du corps. Déchiré, mutilé, secoué par des douleurs atroces, voué à d'épuisantes courses sans issue, éventuellement métamorphosé en chien ou en rat, le corps de l'homme est pour lui un champ d'investigation inépuisable. Vladimir Velickovic a réalisé de nombreuses expositions personnelles à travers l'Europe et reçu de prestigieux prix pour le dessin, la peinture et la gravure. Il est chef d'atelier à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris depuis 1983. ♦

Nominations

Arnaud d'Hauterives a été fait membre d'honneur associé de l'Académie des Sciences, Belles-lettres et Arts de Lyon et nommé au poste de premier Conseiller du Musée d'Art International du Millénaire par le groupe de développement des échanges culturels *Gehua* à Pékin. ♦

Exposition

Henri Cartier-Bresson Collection Sam, Lilette et Sébastien Szafran à la Fondation Gianadda

L'impressionnante collection qui nous est donnée à voir témoigne d'une amitié indéfectible et de la fraternité de deux grands de l'art du XX^e siècle : Henri Cartier-Bresson, maître incontesté de la photographie, Sam Szafran, visionnaire du dessin. Ce lien inattendu, noué au fil de quelque trente années, trouve sa cristallisation et son aboutissement désormais historique dans cette magnifique réunion de photographies signées Cartier-Bresson que la famille Szafran vient de déposer à la Fondation Pierre Gianadda. [...]

Leur rencontre fut aussi improbable que toutes celles que Cartier-Bresson sut inscrire dans l'histoire en faisant usage de son Leica. [...] Cartier-Bresson, anarchiste et engagé, Szafran, boulimique et désorienté. Voudrait-on chercher lequel a initié l'autre ?

On pourra choisir à son gré parmi les dédicaces inscrites sur certaines des 225 épreuves rassemblées ici. Chacun de ces envois témoigne en effet des allers-retours entre l'appartement de l'élève Henri et l'atelier du maître Sam, ou des ballades dans le Paris sans fin de leur ami Alberto Giacometti, arpenté par Sam, le benjamin, en compagnie d'Henri, l'aîné. ♦

Jusqu'au 19 février 2006
Fondation Pierre Gianadda à Martigny (Suisse)

En haut : Sam Szafran par Henri Cartier-Bresson, sans date.



M. Clapisson, candidat heureux face à Berlioz, en 1854, Bibliothèque de l'Institut de France



Une longue attente

Par **Lucien Clergue**

Retour sur l'important dossier que nous avons consacré à la photographie dans le précédent numéro de la lettre, suite à la création, au sein de l'Académie des Beaux-Arts, d'une "huitième section" comportant deux fauteuils destinés aux émules de Daguerre et de Niepce.

Lucien Clergue, photographe, créateur des Rencontres Internationales et de l'Ecole Européenne de Photographie d'Arles nous livre à son tour son point de vue sur cet événement.

Voilà 166 ans que les photographes attendent ce moment : être considérés avec attention par les autres artistes comme étant des leurs. Lorsque le savant Louis Arago fut invité à révéler au monde l'invention de Niepce et Daguerre, dans ce même immeuble où siègent les cinq Académies, le Ministre de l'Intérieur lui recommanda de le faire à l'Académie des sciences et d'inviter les membres de l'Académie des Beaux-Arts. Pour le politique l'affaire était entendue, elle le fut moins par les académiciens qui attendirent 166 ans pour offrir deux fauteuils aux photographes. Déjà Nadar avait offert son atelier pour exposer les peintres impressionnistes. A New York, dans les années dix, Stieglitz et Steichen offrirent à Braque et Picasso les cimaises de leur galerie, dans laquelle ils exposaient côte à côte peintres et photographes. Depuis, on a vu s'établir des relations toujours plus étroites entre peintres et photographes, et avec les autres arts d'ailleurs, Brassai n'a-t-il pas fait les décors du ballet *Phèdre* à l'Opéra ? Dali et Cocteau se sont inspirés directement de photographies (Cocteau m'écrivait "Degas peignait sur des cartes postales"). L'une des plus belles expositions qu'il m'ait été donné de voir au Museum of Modern Art de New York fut à l'occasion de la grande exposition Matisse : tout fut chamboulé et les responsables du Musée décidèrent de monter une exposition commune où tous les départements du Musée auraient leur part. Il était très émouvant de voir Weston côtoyer Picasso, dans ce haut lieu de l'art contemporain.

Lorsque mon ami Rouquette fut nommé conservateur des Musées d'Arles, je lui promis mon aide à condition qu'il ouvre une salle à la photographie. Sa réponse - positive - s'accompagnait toutefois d'une recommandation qui s'avéra capitale : "Pour ouvrir un département nouveau il faut une collec-

tion". J'écrivis alors à quarante photographes que j'admirais pour leur demander de faire un geste. Tous répondirent favorablement, la collection était née et comprend maintenant plus de 4000 pièces. Peu après, en 1969, nous lançons l'idée des Rencontres de la Photographie. Au début nous organisons des expositions de peinture, de sculpture mais aussi des concerts, des ballets, des projections de films. Mais la demande des photographes fut si forte que nous nous sommes consacrés exclusivement à cet art, et en 1983 on pouvait inaugurer l'Ecole Nationale Supérieure de Photographie qui accueille des élèves des cinq parties du monde.

J'imagine la joie des futurs élus de pouvoir côtoyer des artistes de toutes disciplines, et participer aux travaux de l'Académie. Après tout, avoir fait attendre les émules de Niepce et Daguerre est une occasion de leur donner une seconde jeunesse. ♦

“Dali et Cocteau se sont inspirés directement de photographies (Cocteau m'écrivait "Degas peignait sur des cartes postales")”.

A gauche : Lucien Clergue, Nu de la plage, Camargue, 1966.



Novices de Khèviôsô, divinité de l'orage, chantant leur longue action de grâces du soir. Photo : G. Rouget, 1966.

Chants initiatiques pour le culte des vòdoun au Bénin

Par Gilbert Rouget, directeur de recherche honoraire au CNRS, ancien directeur du Département d'ethnomusicologie du Musée de l'Homme.

Formes musicales très élaborées, ces chants (plus précisément ces "longues actions de grâces"), rigoureusement a cappella, sont la révélation d'un aspect de l'art vocal d'Afrique noire resté jusqu'ici presque totalement ignoré.

Au Bénin (naguère Dahomey, jadis Côte des Esclaves), le culte des vòdoun¹, divinités traditionnelles du sud du pays, se fonde sur un rituel initiatique particulièrement long et rigoureux, mais faisant en même temps la plus grande place aux pratiques musicales. Les novices voués à ces cultes – adolescent(e)s à peine sortis de l'enfance pour la plupart, – sont d'abord assujettis à un état de totale réclusion. Celle-ci durait naguère encore au minimum un an, mais souvent bien davantage. De nos jours, elle s'est considérablement écourtée.

Ce rituel initiatique consistant essentiellement, dans tous les cas, en chants et en danses, au Bénin le culte des vòdoun a donné naissance à un large répertoire chorégraphico-musical, extrêmement varié et d'un intérêt artistique tout à fait exceptionnel. Rassemblé, publié, il composerait un véritable thésaurus de musique sacrée, unique en son genre. Précisons qu'il s'agit là d'une musique de tradition purement orale et intégralement africaine, n'offrant pas la moindre trace d'une quelconque influence européenne.

Sa forme la plus spectaculaire consiste en de très longues actions de grâces composées chaque fois d'une suite de stances qui diffèrent toutes les unes des autres mais présentent en même temps une très grande unité de style. Rigoureusement a cappella, elles sont chantées d'une seule voix par le groupe entier des novices. Religieusement – c'est le cas de le dire – apprises par cœur, ces "longues actions de grâces" adressées à la divinité sont exécutées matin et soir, trois jours sur quatre (la semaine rituelle est au Bénin de quatre jours) durant toute la réclusion. Récemment encore celle-ci durait, a-t-on

dit, un an au moins, ce qui fait qu'une fois venu le temps de leur grande cérémonie de sortie, les novices se trouvaient l'avoir chantée en chœur plus de cinq cents fois.

Nous entendrons les enregistrements de deux de ces longues actions de grâces, l'une adressée à la divinité de l'orage, l'autre à celle de la terre. Tous deux datent d'une époque où la réclusion était encore très longue. Réalisés, l'un immédiatement, l'autre peu de temps avant les cérémonies marquant la fin de la réclusion, ils sont représentatifs de la perfection que pouvait alors atteindre le genre.

D'un grand type de vòdoun à un autre, ces chants changent de style du tout au tout. Mais, fait particulièrement remarquable, nonobstant leurs dissemblances si marquées, ces longues actions de grâces obéissent toutes aux mêmes grands principes de composition, lesquels, brièvement dit, consistent en une certaine dialectique, hautement élaborée, de la répétition et de la non-répétition. Projetées sur grand écran, les transcriptions synoptiques de ces deux chants, l'une obtenue d'oreille et manuellement, l'autre automatiquement à l'aide d'un sonographe, permettront aux auditeurs de suivre conjointement le déroulement de cette musique, qui dure dans les deux cas près de douze minutes, et la mise en œuvre, comparée, des principes de composition qui la régissent. ♦

¹ Origine, rappelons-le, du vaudou haïtien.

Grande salle des séances, le 25 octobre 2005.

Un autre fil rouge du XX^e siècle peut nous instruire sur ce qui demeurera le plus frappant dans ce siècle des révolutions dont les arts furent la tête chercheuse : ce fut en effet et entre autres le siècle de la révolution ethnologique. Celle-ci fit faire un pas de côté considérable par rapport à la tradition euro-centriste. Les artistes et poètes – Matisse, Picasso, Giacometti, Apollinaire, Artaud, Bataille – furent, dès la vogue de "l'art nègre", parmi les premiers conscients du changement de perspective qu'opérait cette ouverture à l'art de l'Autre et de l'Ailleurs. Ce n'est pas le lieu ici de revenir sur ce massif considérable de l'art du XX^e siècle qui s'est nourri de l'Afrique, de l'Orient, du continent amérindien. Je veux seulement en retenir une des conséquences quant à notre perception de l'art aujourd'hui, et c'est là qu'on retrouve la notion de Contemporain, qui va prendre, vous allez le voir, une acception enfin précise. A savoir que, sous l'effet de cette connaissance bientôt exhaustive des arts des autres civilisations, nous sommes devenus, pour la première fois dans l'Histoire humaine, contemporains de toutes les productions artistiques contemporaines et passées sur tout l'espace de la planète, sur toutes les durées du temps. L'artiste aujourd'hui, qu'il soit africain vivant en Afrique ou en Europe, qu'il soit européen vivant en Amérique ou au Japon, peut connaître tout ce que les artistes qui lui sont contemporains recherchent et produisent sur tous les points de la planète. Il faut bien que la mondialisation de la communication ait quelques effets positifs, outre celui qu'elle a sur la diffusion de l'idéal universaliste des Droits de l'Homme. Voilà en tout cas notre contemporanéité, au sens bien compris du terme.

Ce rappel de l'effet de choc de la révolution ethnologique sur l'art occidental me permet de signaler un autre problème qui nous brouille la vue et obscurcit notre jugement artistique : c'est l'historicisme, soit la tendance à valoriser une œuvre en fonction de ce qu'elle apporte de nouveau par rapport à ce qui se faisait auparavant. J'en ai donné pour preuve, dans *Une nouvelle introduction à l'art du XX^e siècle*, le cas des *Demoiselles d'Avignon* de Picasso. Ce n'est pas le lieu de revenir ici sur cette analyse, à laquelle on peut se reporter. Mais, par une confrontation entre ce tableau, véritable icône des avant-gardes, et un échantillon de statuaria africaine, j'ai souligné ce fait évident : nous savons tout sur la genèse et les conséquences plastiques et culturelles des *Demoiselles d'Avignon*, œuvre à travers laquelle l'artiste a introduit le masque africain dans la peinture européenne avec l'éclat que l'on sait et qu'on ne sait que trop ; tandis que nous admirons la statue africaine, nous ne savons que bien peu de choses, et même les spécialistes, sur elle, son origine, son ou ses auteurs, ses fonctions culturelles et non artistiques, son contexte, etc. La quasi ignorance dans ce cas n'empêche

En haut : Pablo Picasso, Les Demoiselles d'Avignon, 1907.



Peut-on reconsidérer l'histoire de l'art au XX^e siècle ?

Par Jean-Philippe Domecq, romancier, essayiste.

Un tournant décisif dans l'histoire de l'art se marque au XX^e siècle, avec l'accélération du temps, l'apparition du concept d'"art moderne" et le changement de statut de l'artiste. Retour sur un siècle agité et décisif.

pas que nous soyons très sensibles à l'expressivité de la statue. Alors que l'appréciation de l'expressivité des masques dont sont affublées les *Demoiselles* est occulté par le fait, historique, que c'est la première fois qu'on a fait cela et qu'un artiste nous a signifié que cette liberté était désormais possible. Il n'est pas dit que les masques peints par Picasso soient si expressifs qu'on le croit ; il n'est pas dit qu'ils aient une autre portée que leur portée historique, insurrectionnelle par rapport à la tradition européenne. Dans leur appréciation, les générations futures auront, avec le recul du temps, plus de liberté pour faire un pas de côté par rapport à l'historicisme du XX^e siècle.

Expérimentalisme, donc, perspectivisme téléologique, et historicisme : voilà donc trois tendances dominantes qui ne le seront pas toujours, et d'autres évaluations du legs moderne seront alors possible. ♦

Grande salle des séances, le 9 novembre 2005

Prix d'ouvrages

Au cours de sa séance du 23 novembre, l'Académie des Beaux-Arts a décerné les Prix d'Ouvrages 2005.

Le **Prix Bernier** a été attribué à **George Liébert**, pour son ouvrage *L'art du chef d'orchestre* (Ed. Hachette Littératures) et à **Philippe Dagen**, pour *Hélion* (Ed. Hazan), le **Prix Paul Marmottan** a été attribué à **Marcel Marnat** pour son ouvrage consacré à *Giacomo Puccini* (Ed. Fayard) et à **Rodolphe Rapetti** pour son ouvrage sur le *Symbolisme* (Ed. Flammarion), le **Prix Bordin** a été attribué à **Paul Feller** et **Fernand Tourret** pour leur ouvrage consacré à *L'outil*, photographies de **Philippe Schlienger** (Ed. EPA), le **Prix Debrousse-Gas-Forestier** a été attribué à **Monique Blanc** pour son ouvrage intitulé *Voyages en Enfer, de l'art paléochrétien à nos jours* (Ed. Citadelles et Mazenod), le **Prix Thorlet** a été attribué à **Jean-Charles Hachet** pour son *Dictionnaire illustré des Sculpteurs animaliers et Fondateurs, de l'Antiquité à nos jours* (Ed. Argus Valentines Dictionnaires). ♦



Prix Cercle Montherlant Académie des Beaux-Arts

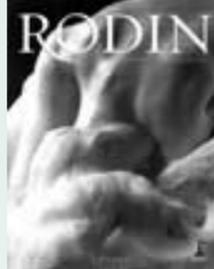
texte et illustrations constitue en outre l'un des critères d'appréciation du jury.

Le prix est entièrement financé par Jean-Pierre Grivory, Président-directeur

général de la Société Cofinlux-Parfums Salvador Dali. Le jury 2005 était composé des personnalités suivantes : Arnaud d'Hauterives, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, Président du jury ; François-Xavier de Sambucy de Sorgue, Président du Cercle Montherlant ; Jean-Pierre Grivory, mécène du Prix ; Hélène Carrère d'Encausse, Secrétaire perpétuel de l'Académie française ; Jean Cortot, membre de l'Académie des Beaux-Arts ; Blandine Kriegel, universitaire, philosophe ; Patrick de Carolis, Président de France Télévisions ; Edwart Vignot, historien d'art ; Alexandre Gady, universitaire, historien d'art

Le jury s'est réuni le mercredi 19 octobre 2005 au Palais de l'Institut et a attribué le Prix à l'ouvrage intitulé *Rodin*, de **Raphaël Masson** et **Véronique Mattiussi**, édité chez Flammarion. ♦

En haut, de gauche à droite : Raphaël Masson, Véronique Mattiussi, Arnaud d'Hauterives et Jean-Pierre Grivory



Grand Prix d'Architecture

Le Grand Prix d'Architecture de l'Académie des Beaux-Arts a été décerné le 11 janvier 2006. Cette année, le jury, composé de Michel Folliasson (Président), Marc Saltet, Roger Taillibert, Yves Boiret, Claude Parent, Paul Maymont et Marc Gaillard, a attribué :

le **Grand Prix** et **Prix Charles Abella**, d'un montant de 25 000 euros, à **Taylor Ismaël**, étudiant français, né en 1977. Le **Deuxième prix** et **Prix André Arfvidson**, d'un montant de 10 000 euros, à **Fabrizio Esposito**, architecte italien, né en 1979. Le **Troisième prix** et **Prix Paul Arfvidson**, d'un montant de 5 000 euros, à **Laurent Lorcy**, de nationalité française, né en 1981. A la suite des votes, le jury a décidé de donner une mention spéciale à **Hector Martin**, architecte français, né en 1978.

Nous reviendrons sur ce Grand Prix d'Architecture dans le dossier du prochain numéro de *La Lettre*, qui sera consacré aux rapports entre informatique et création artistique. ♦



Grand Prix de bibliophilie Jean Lurçat

Ce prix, d'un montant de 7.500 euros, a été créé en 2005 à l'initiative de Madame Simone Lurçat, pour encourager l'art de la bibliophilie. Son époux Jean Lurçat (1892-1966), membre de l'Académie des Beaux-Arts, peintre et rénovateur de l'art de la tapisserie, s'est en effet également illustré dans l'art de la bibliophilie et a réalisé de nombreux ouvrages dont quelques uns furent présentés lors de la dernière exposition Lurçat qui s'est tenue au Palais de l'Institut de France en 2004.

Le Prix Jean Lurçat couronne chaque année un peintre ou un graveur qui a illustré un ouvrage de bibliophilie, œuvre originale récente. Si l'auteur du texte de l'ouvrage est vivant, le prix est divisé entre l'illustrateur et l'auteur. Il s'agit du seul Grand Prix de bibliophilie en France destiné exclusivement à récompenser un ouvrage de ce genre.

Lors de cette première édition, le Prix Jean Lurçat a couronné l'ouvrage *Dieu prend-il soin des bœufs ?*, illustré par **Gérard Garouste** sur un texte de **Patrick Modiano**, publié aux Editions de l'Acacia.

Les textes de cet ouvrage sont composés à la main par les typographes de l'Atelier du Livre à l'aide du caractère dit

"Romain du Roi" et imprimés sur les presses typographiques de l'Imprimerie Nationale. Les lithographies originales de Gérard Garouste ont fait l'objet d'un tirage spécial sur les presses de Franck Bordas.

Lors de la sortie de l'ouvrage, l'auteur, l'artiste, les éditeurs et la Librairie Nicaise avaient conjugué leurs talents de façon désintéressée afin que la totalité du produit de la vente de l'ouvrage revienne à l'association La Source, qui a pour but de permettre à des enfants et à des adolescents en difficulté d'explorer et de développer leur potentiel créatif.

Le jury 2005 était présidé par Arnaud d'Hauterives, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, et composé de Pierre Rosenberg de l'Académie française, des peintres Jean Cortot et Guy de

Rougemont, du graveur Jean-Marie Granier, membres de l'Académie des Beaux-Arts, en présence de la donatrice. Ce prix a été remis lors de la Séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts. ♦



En haut : Madame Simone Lurçat et Gérard Garouste
Au centre : étude pour les lithographies de l'ouvrage.

Prix & Concours

Retrouvez tous les Prix et Concours sur le site www.academie-des-beaux-arts.fr



Prix François-Victor Noury

Les membres de la section des Créations artistiques dans le cinéma et l'audiovisuel de l'Académie des Beaux-Arts ont attribué à l'unanimité le Prix François-Victor Noury à Nicole Garcia, pour l'ensemble de son œuvre de réalisatrice. Apparue à l'écran dès 1968, Nicole Garcia est remarquée en 1974 dans *Que la fête commence* de Bertrand Tavernier. La jeune actrice est à l'affiche de films particulièrement audacieux (*La Question*, *L'Honneur d'un capitaine*, *Duelle*, *Mon oncle d'Amérique...*). Mais c'est grâce au *Cavaleur*, la comédie de Broca avec Jean Rochefort qu'elle décroche le César du Meilleur second rôle féminin en 1978. Le succès de *Les Uns et les Autres*, la saga de Lelouch, assoit la popularité de l'actrice qui, dans les années 80, incarne avec énergie et sensibilité les différents visages de la femme moderne, entre émancipation (*Garçon ! de Sautet*), séduction (*Péril en la demeure* de Deville en 1985) et ambition (*Le Quatrième Pouvoir*). Nicole Garcia entame ensuite une carrière de réalisatrice. Après le court-métrage *15 août*, elle signe plusieurs longs-métrages dans lesquels elle suit la trajectoire sinueuse de personnages en crise. Ce faisant, elle offre des rôles magnifiques à de grands comédiens : Nathalie Baye en mère divorcée dans *Un week-end sur deux* (1990), Gérard Lanvin en *Fils préféré*, avec à la clé un César du Meilleur acteur en 1995, Catherine Deneuve en courtière alcoolique dans *Place Vendôme* (Prix d'interprétation à Venise en 1998) et Daniel Auteuil en mythomane dans *L'Adversaire* (2002). Nicole Garcia poursuit sa carrière d'actrice, pour d'autres réalisateurs, mais aussi au théâtre et pour le petit écran (*Kennedy et moi* de Sam Karmann, *Betty Fisher et autres histoires* et *La Petite Lili*, deux films de Claude Miller). ♦

En haut : Nicole Garcia dans *Le dernier jour*, film de Rodolphe Marconi.



Prix de dessin Pierre David-Weill 2005



Ce concours, créé par Pierre David-Weill en 1971, est ouvert, tous les ans, aux artistes n'ayant pas dépassé 30 ans, sans condition de nationalité ; toutefois, les étrangers sont admis à concourir s'ils résident en France depuis au moins un an.

Le jury, composé cette année de Jean Cortot, Yves Millecamps, Gérard Lanvin, Jean-Marie Granier et présidé par Jean Cardot a examiné les œuvres de 64 artistes sur 76 candidats inscrits.

Le Premier Prix, d'un montant de 6.100 euros, a été attribué à **Tristan de Saint-Jouan**, de nationalité française, né en 1977 à Paris.

Le deuxième prix, d'un montant de 2.285 euros, a été décerné à **Guenaël Beschi**, de nationalité française, né en 1980 à Marmande (47).

Exceptionnellement, deux troisièmes prix ex-aequo ont été attribués, le montant du troisième prix, soit 1.525 euros, étant partagé en deux, l'un à **Laureen Topalian**, de nationalité française, née en 1977 à Châtillon (92), l'autre à **Joseph Seroussi**, de nationalité française, né à Paris en 1982.

Il est à noter que 13 artistes étrangers (résidant en France) ont participé à ce concours représentant 12 pays différents : Algérie, Allemagne, USA, Argentine, Colombie, Corée, Gabon, Japon, Serbie, Suisse, Ukraine.

En plus des quatre lauréats, le jury a sélectionné 23 candidats dont 3 artistes étrangers représentant l'Allemagne, la Colombie, la Corée, pour participer à l'exposition qui s'est tenue salle Comtesse de Caen, du jeudi 8 au lundi 12 décembre dernier. ♦

De haut en bas : Œuvres de Tristan de Saint-Jouan, Premier Prix, Guenaël Beschi, Deuxième Prix et Joseph Seroussi, Troisième Prix ex-aequo.

Prix & Concours

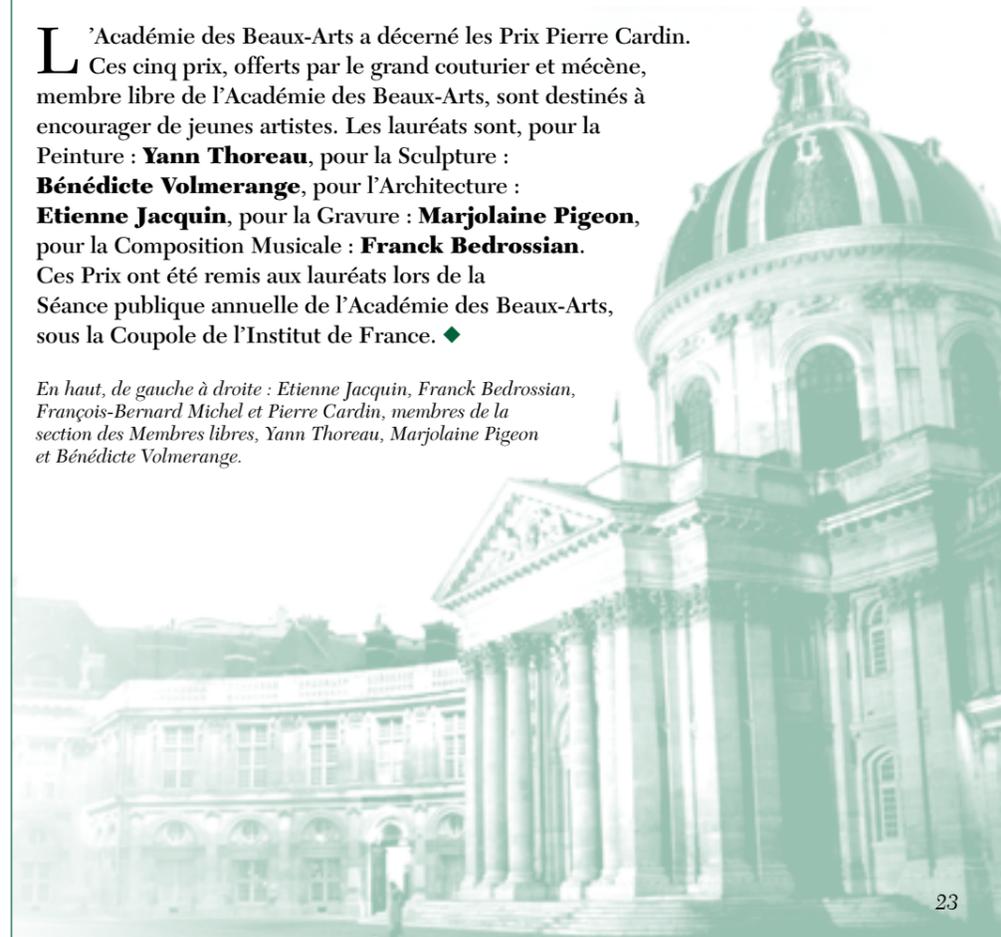
Retrouvez tous les Prix et Concours sur le site www.academie-des-beaux-arts.fr



Prix Pierre Cardin 2005

L'Académie des Beaux-Arts a décerné les Prix Pierre Cardin. Ces cinq prix, offerts par le grand couturier et mécène, membre libre de l'Académie des Beaux-Arts, sont destinés à encourager de jeunes artistes. Les lauréats sont, pour la Peinture : **Yann Thoreau**, pour la Sculpture : **Bénédictte Volmerange**, pour l'Architecture : **Etienne Jacquin**, pour la Gravure : **Marjolaine Pigeon**, pour la Composition Musicale : **Franck Bedrossian**. Ces Prix ont été remis aux lauréats lors de la Séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts, sous la Coupole de l'Institut de France. ♦

En haut, de gauche à droite : Etienne Jacquin, Franck Bedrossian, François-Bernard Michel et Pierre Cardin, membres de la section des Membres libres, Yann Thoreau, Marjolaine Pigeon et Bénédictte Volmerange.



CALENDRIER DES ACADÉMICIENS

Edith Canat de Chizy

Formes du vent, Wild, En bleu et or, concert au Petit Palais d'Avignon, le 19 mars.

En bleu et or, concert au Salon des Invalides à Paris, le 23 mars.

Siloël, concert à l'auditorium du CNR de Lille, le 31 mars.

Jean Cortot

Participe aux expositions suivantes durant le premier trimestre : "40 artistes du XXI^e siècle, la collection imaginaire d'un amateur d'art", à la galerie Guillaume à Paris. "André Frénaud, un poète et les peintres", colloque et exposition, au Centre Joë Bousquet à Carcassonne. Salon Pages 8, stand des éditions Tanguy Gazzic à Bretoncelles. "1950-1960 à Paris, 50 artistes vivants" chez Johnson & Johnson. Livres illustrés : *Remugle*, Jean-Michel Ribes et Jean Cortot, éditions Adélie / Jean-Michel Ponty ; *Le travail des mots*, poème de Lionel Ray, lithographie de Jean Cortot, Rémy Maure Editeur ; *Le jeu des ardents*, poème de Léon-Paul Fargue, sérigraphies de Jean Cortot, atelier Delarco, éditions Bernard Dumerchez ; *Serpentines* : trois poèmes de Jean Cortot, trois lithographies de Guy de Rougemont, éditions Adélie / Jean-Michel Ponty.

Hector Berlioz fut, de son propre aveu, "candidat à vie" à l'élection en tant que membre de l'Académie des Beaux-Arts. Sa persévérance et son talent, enfin reconnus, lui ouvrirent finalement les portes de l'Institut de France en 1856.



Francis Girod

Sortie en avril du film *Un ami parfait*, musique de Laurent Petitgirard.

Arnaud d'Hauterives

Exposition collective (trois sculpteurs et trois peintres) dans le salon Offenbach du Théâtre des Variétés à Paris, jusqu'au 15 février.

Laurent Petitgirard

Les Douze Gardiens du Temple, création mondiale, commande de Radio-France, Orchestre Philharmonique de Strasbourg, direction Laurent Petitgirard, le 9 février à Strasbourg et le 13 février à Paris Radio-France (Festival Présences). Création américaine de *Joseph Merrick dit Elephant Man* au Minnesota Opéra, Saint-Paul Minneapolis, du 13 au 25 mai.

Antoine Poncet

Expose avec le peintre Joe Downing à la galerie d'Arthea Speyer à Paris, jusqu'au 25 février.

Jean Prodromidès

Crossways, œuvre symphonique, par l'Orchestre Colonne, direction Paul Connelly, au Théâtre Mogador à Paris, le 24 février. *Traverses*, mouvement symphonique, création mondiale, commande de Radio-France, par l'Orchestre National, direction Jurag Valenka.

L'ACADEMIE DES BEAUX-ARTS

Secrétaire perpétuel : Arnaud d'HAUTERIVES

BUREAU 2006

Président : François-Bernard MICHEL
Vice-Président : Pierre SCHENDCERFFER

SECTION I - PEINTURE

Georges MATHIEU • 1975
Arnaud d'HAUTERIVES • 1984
Pierre CARRON • 1990
Guy de ROUGEMONT • 1997
CHU TEH-CHUN • 1997
Yves MILLECAMPS • 2001
Jean CORTOT • 2001
ZAO WOU-KI • 2002
Vladimir VELICKOVIC • 2005

SECTION II - SCULPTURE

Jean CARDOT • 1983
Albert FÉRAUD • 1989
Gérard LANVIN • 1990
François STAHLY • 1992
Claude ABEILLE • 1992
Antoine PONCET • 1993
Eugène DODEIGNE • 1999

Section III - ARCHITECTURE

Marc SALTET • 1972
Christian LANGLOIS • 1977
Roger TAILLIBERT • 1983
Paul ANDREU • 1996
Michel FOLLIASSON • 1998
Yves BOIRET • 2002
Claude PARENT • 2005

SECTION IV - GRAVURE

Pierre-Yves TRÉMOIS • 1978
Jean-Marie GRANIER • 1991
René QUILLIVIC • 1994
Louis-René BERGE • 2005

SECTION V - COMPOSITION MUSICALE

Serge NIGG • 1989
Jean PRODROMIDÈS • 1990
Laurent PETITGIRARD • 2000
Jacques TADDEI • 2001
François-Bernard MÂCHE • 2002
Edith CANAT de CHIZY • 2005
Charles CHAYNES • 2005

SECTION VI - MEMBRES LIBRES

Pierre DEHAYE • 1975
Michel DAVID-WEILL • 1982
André BETTENCOURT • 1988
Marcel MARCEAU • 1991
Pierre CARDIN • 1992
Maurice BÉJART • 1994
Henri LOYRETTE • 1997
François-Bernard MICHEL • 2000
Hugues R. GALL • 2002
Marc LADREÏT de LACHARRIÈRE • 2005

SECTION VII CRÉATIONS ARTISTIQUES DANS LE CINÉMA ET L'AUDIOVISUEL

Pierre SCHENDCERFFER • 1988
Gérard OURY • 1998
Roman POLANSKI • 1998
Jeanne MOREAU • 2000
Francis GIROD • 2002

ASSOCIÉS ÉTRANGERS

S.M.I. Farah PAHLAVI • 1974
Andrew WYETH • 1976
Ieoh Ming PEI • 1983
Philippe ROBERTS-JONES • 1986
Mstislav ROSTROPOVITCH • 1987
Ilias LALAOUNIS • 1990
Andrzej WAJDA • 1994
Antoni TAPIÉS • 1994
György LIGETI • 1998
Leonardo CREMONINI • 2001
Leonard GIANADDA • 2001
Seiji OZAWA • 2001
William CHATTAWAY • 2004
Seiichiro UJIIÉ • 2004
Woody ALLEN • 2004

L'Académie des Beaux-Arts est l'une des cinq académies qui constituent l'Institut de France : l'Académie française, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, l'Académie des Sciences, l'Académie des Beaux-Arts, l'Académie des Sciences Morales et Politiques.